

## Poésies d'itinéraire et itinéraires poétiques chez les nomades sahariens

Catherine TAINE-CHEIKH

La vie est mouvement.

Elle l'est d'abord du fait du cours du temps : « On ne se baigne jamais deux fois dans la même eau » — une vérité énoncée par Héraclite que la science la plus récente n'a pas remise en cause jusqu'à présent (cf. Etienne Klein 2003).

Elle l'est aussi du fait des déplacements des individus dans l'espace. C'est vrai en général, mais ça l'est tout particulièrement des sociétés traditionnelles de nomades qui changent régulièrement de cadre de vie, au lieu de fonctionner avec un système de représentations spatiales concentriques autour de points fixes, comme le font traditionnellement les sociétés de sédentaires<sup>1</sup>.

La population arabophone du Sahara occidental (de Goulimine, au sud du Maroc, et Tindouf, au sud de l'Algérie, à Rosso, sur le fleuve Sénégal et de l'océan Atlantique à Tombouctou) a encore un mode de vie essentiellement nomade au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, au moment où se prépare l'Indépendance de la Mauritanie (promulguée en 1960). Selon les activités concernées (élevage, commerce, guerre, enseignement, ...), le statut social et le genre, les déplacements varient beaucoup en amplitude, en nombre et en régularité, mais l'immense majorité des Maures vit toujours sous la tente et continue à nomadiser entre plusieurs lieux, fussent-ils très proches les uns des autres.

La mobilité du bédouin est devenue une référence pour le nomadisme moderne. Pourtant ses déplacements, qui obéissent à une multitude de déterminations de tous ordres (écologiques, économiques, climatiques, tribaux, religieux, etc.), renvoient à une conceptualisation spatiale plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord, même si elle se construit essentiellement autour de lieux bien concrets — et non pas largement virtuels comme dans l'univers mondialisé de l'hypercapitalisme.

La poésie en dialecte *hassāniyya*, qui est l'un des moyens d'expression les plus usités dans la société maure traditionnelle, fait une place essentielle à la description de lieux-dits. Il arrive assez souvent qu'un nom unique de lieu soit évoqué par référence à un événement particulier — notamment la rencontre passée avec une femme aimée dont le

---

<sup>1</sup> Sur l'opposition entre l'espace itinérant du nomade chasseur-cueilleur et l'espace rayonnant de l'agriculteur sédentaire, cf. Leroi-Gourhan 1965 : 157.

poète garde un souvenir empreint de nostalgie —. Mais il est encore plus fréquent que plusieurs toponymes apparaissent dans un même poème, donnant ainsi l'impression d'un cheminement plus ou moins orienté — et plus ou moins précis — d'un endroit à un autre. Je me propose ici de donner un aperçu des différents types de déambulation ou trajectoire que j'ai pu identifier dans la poésie maure, certains répondant plus que d'autres à la définition *stricto sensu* de l'itinéraire.

## I. DÉAMBULATIONS (DÉS-)ORIENTÉES

Le poème par lequel je commencerai se réduit presque à une simple liste de toponymes. À la configuration dessinée, d'un côté par le nombre et la qualité des syllabes, d'un autre côté par les rimes, on peut y reconnaître une *talca* (litt. « montée ») de rimes *aa-ab-ab* allongée de deux vers, de rimes *ab-ab*, en mètre *lə-btäyt*<sup>2</sup>. Il s'agit donc d'une seule strophe<sup>3</sup> de 5 vers dans laquelle la rime du second hémistiche (en *-āt*) est identique à celle de tous les hémistiches impairs (formant donc un « plateau » avec le premier et le troisième hémistiche) — alors que tous les autres hémistiches pairs sont d'une seule et même rime (en *-äwv / -ūv*).

1	<i>ya llā-li</i>	<i>ma-bead</i>	<i>Garṛūgāt</i>	<b>a</b>
	« ô Dieu-pour moi	combien-loin	[sont] Garrūgāt	
	<i>wə n-Nägea</i>	<i>wə tṛəg-hä</i>	<i>lə-ḥrāt</i>	<b>a</b>
	« et n-Nägea	et chemins [d']elle	les autres	
2	<i>kadyət</i>	<i>Žəlwä</i>	<i>wə B-lə-meayzāt</i>	<b>a</b>
	« [la] montagne [de]	Žəlwä	et B-lə-meayzāt*	
	<i>Gäränni</i>	<i>wə ṣ-Šabṭi</i>	<i>w-Ägäwv</i>	<b>b</b>
	« Gäränni	et ṣ-Šabṭi*	et Ägäwv,	
3	<i>Tiṣīt</i>	<i>əNgünä</i>	<i>wä nḥaylāt</i>	<b>a</b>
	« Tiṣīt	Ngünä	et [les] petits palmiers [de]	
	<i>Gänəb</i>	<i>wä Twäyṣəzmīt</i>	<i>u Tūv</i>	<b>b</b>
	« Gänəb	et Twäyṣəzmīt	et Tūv	
4	<i>mən</i>	<i>gaḷb</i>	<i>əl-εAbd</i>	<b>a</b>
	« de [le]	piton [de]	l-εAbd* et les Bḥäyrāt*	
	<i>w-Äglāb</i>	<i>əl-Gaṭṭāra</i>	<i>wä š-Šäwv</i>	<b>b</b>
	« et [les] pitons [de]	l-Gaṭṭāra*	et š-Šäwv*,	
5	<i>Väläkläk</i>	<i>wä d-Dügəž</i>	<i>w-Ämṣāt</i>	<b>a</b>
	« Väläkläk	et d-Dügəž	et Ämṣāt*	
	<i>l-Ärvād</i>	<i>u kadyət</i>	<i>Təngäväwv</i>	<b>b</b>
	« l-Ärvād*	et [la] montagne [de]	Təngäväwv ».	

1. Ô mon Dieu ! que sont loin Garṛūgāt, / n-Nägea et ses autres voies d'accès,
2. La montagne de Žəlwä et B-lə-meayzāt\*, / Gäränni, ṣ-Šabṭi\* et Ägäwv\*,

<sup>2</sup> Il s'agit d'un mètre où chaque hémistiche comporte 8 syllabes et où il ne peut y avoir de syllabe ultra-longue (CVCC ou CV:C) en dehors de la rime. Pour plus de détails, cf. Taine-Cheikh 1985.

<sup>3</sup> Les rimes *ab-ab* correspondent normalement à un *gāv* — l'autre type strophique courant de la poésie maure —, mais lorsqu'elles succèdent à une *talca* sans aucun changement de rime (on attendrait *cb-cb*), on ne peut pas considérer qu'il y a rupture et passage à une seconde unité strophique. Sur le rôle de la structure strophique, cf. Taine-Cheikh 1994 : 289-290.

3. Tišit Ngūnā, les petits palmiers / de Gānəb, Twäyḏəzmīt et Tūv, [Ô oui, bien loin]
4. Du piton de l-εAbd\*, des Bḥäyrāt\*, / des pitons de l-Gaṭṭāra\*, de Šäwv\*,
5. De Väläklāk, de d-Dūgəḏ, des Āmḡāt\* / l-Ārvād\* et de la montagne de Təngävāwv.

Pour que les noms de lieux soient facilement repérables, je choisis de leur mettre une majuscule et j'évite de les traduire, même lorsque les toponymes puisent dans le lexique courant (ce cas, marqué par un astérisque, est traité en note<sup>4</sup>). Je fais un sort particulier, cependant, aux références topographiques et botaniques tels que *kədyä* « montagne », *galb* « piton » et *nḥaylāt* « petits palmiers » lorsqu'elles sont suivies d'un second élément d'origine clairement onomastique. J'ai pris l'option, dans ce cas, de les traduire et de les considérer comme des éléments descriptifs, mais je ne peux exclure l'hypothèse qu'il s'agisse en fait de premier élément d'un syntagme toponymique consacré par l'usage.

Si l'on ajoute ces quelques références à la masse des toponymes, on aura listé la quasi-totalité des lexèmes du poème. Il ne reste plus en effet que l'interjection d'ouverture (*ya llā-li*) et le prédicat nominal *ma-bead* (forme contractée de l'exclamatif de quantité *ma* et de l'élatif *abad* dérivé de *bēd* « lointain »). En fait, le sens du poème repose sur l'opposition entre les toponymes qui apparaissent comme sujets de *ma-bead* (de *Garrūgāt* à *Tūv*) et ceux qui apparaissent dans les vers 5 et 6 après la préposition *mən*. Littéralement, Dieu est seulement pris à témoin de l'énorme distance qui sépare un premier ensemble de lieux d'un second ensemble, à peine moins important. Cependant, de manière essentiellement indirecte, le poète exprime son regret d'être cantonné dans des lieux qui ne sont pas les siens et d'être par contre tenu éloigné de ceux qui lui sont chers.

D'après Brāhīm W. Mawlūd W. Dāddāh, qui cite ce poème dans son *Diwān* (s. d. : 56), l'auteur, Muḥammād W. Aḥmād Mārəḥbā, est un homme du Tiris (une région du nord-ouest de la Mauritanie) et les toponymes des vers 5 et 6 se situent dans sa région d'origine, alors que les lieux mentionnés dans les trois premiers vers se trouvent dans la région centrale du Tagant. En tout cas, la musicalité des toponymes et la nostalgie exprimée pour des lieux perdus charment manifestement toute oreille *biḏāniyyā* (maure), car ce poème est très connu et fort apprécié à travers tout le pays. Plus curieusement encore<sup>5</sup>, il est avéré que, dans une autre édition de son *Diwān* (1991 : 60, cité par Elemine Ould Mohamed Baba 2004 : 258, note 466), W. Mawlūd a fait figurer un autre poème, construit exactement sur le même modèle que le précédent (1. *ya llā-li ma-bead* .... 6. *mən* ...). Il s'agit là encore d'une *ṭalea* allongée (de rimes *aa-ab-ab—ab-ab-ab-ab*), en mètre *lə-btäyt*, mais l'auteur en est cette fois W. Aḥmād Žwäyyəd, un homme du sud-ouest retenu malgré lui dans des contrées beaucoup plus septentrionales.

<sup>4</sup> *B-lə-meayzāt* « avec les petites-chèvres », *ṣ-ṣabṭi* « le lieu du *ṣbaṭ* », *lə-bḥäyrāt* « les petits puits profonds », *l-εabd* « l'esclave » (donc *galb əl-εabd* « le piton de l'esclave »), *əl-gaṭṭāra* « le goutte-à-goutte » (donc *galb əl-gaṭṭāra* « le piton du goutte-à-goutte »), *š-šäwv* « l'avant-garde », *ämḡāt* « mères, celles (à) », *l-ārvād* « les transports » (donc *ämḡāt l-ārvād* « celles aux transports »).

<sup>5</sup> La réutilisation d'un modèle n'est pas un phénomène fréquent et le fait que W. Mawlūd ait trouvé l'un et l'autre poèmes dignes de figurer dans son anthologie, montre que, pour un amateur éclairé, les deux poètes ont su faire preuve d'une véritable inspiration créatrice (et peu lui importe de déterminer lequel est l'initiateur et lequel est le « copieur »).

1. <i>ya llā-li ma-bead Timizgīn</i>	<b>a</b>	<i>Uṃṃ-ṛRgäybä w-Uṃṃ-ṛRwayṣayn</i>	<b>a</b>
2. <i>w-Äyk u Tādarrūrit l-āṭnāyn</i>	<b>a</b>	<i>w-Äwusrid wə s-Sädd u lə-Bnäy(y)</i>	<b>b</b>
3. <i>w-Ināl u Tišlā w-Uṃṃ-ṛGrayn</i>	<b>a</b>	<i>w-Äyž u l-Äglāt u Ḥašm əl-εAy(y)</i>	<b>b</b>
4. <i>w-əl-Bīr u Bū-l-ānwār u Wāyn</i>	<b>a</b>	<i>Zidīn u Bärwägä w-Udäy(y)</i>	<b>b</b>
5. <i>εAvlāž w-əl-Vəžž u Bū-sənnāyn</i>	<b>a</b>	<i>[u] Bə-l-ḥəržān u Zaleət-M<sup>w</sup>ätäy</i>	<b>b</b>
6. <i>mən Bägand u Tigummāṭīn</i>	<b>a</b>	<i>w-Inṽigdəm w Inzāwzan wə Ḥsäy(y)</i>	<b>b</b>
7. <i>ən-Nahlä wə Mrāyir-M<sup>w</sup>äsäyn</i>	<b>a</b>	<i>wə-l-Ləggä w-əl-Ḥašm u lə-Bzay(y).</i>	<b>b</b>

1. Ô mon Dieu ! que sont loin Timizgīn	Uṃṃ-ṛRgäybä* et Uṃṃ-ṛRwayṣayn*
2. Äyk, les deux Tādarrūrit,	Äwusrid, s-Sädd* et lə-Bnäy(y),
3. Ināl, Tišlā, Uṃṃ-ṛGrayn*,	Äyž, l-Äglāt et Ḥašm-əl-εAy(y)*,
4. L-Bīr*, Bū-l-ānwār*, Wāyn	Zidīn, Bärwägä, Udäy(y)*
5. εAvlāž, l-Vəžž*, Bū-sənnāyn* [Ô oui, bien loin]	Bə-l-ḥəržān* et Zaleət*-M <sup>w</sup> ätäy
6. De Bägand, Tigummāṭīn,	Inṽigdəm, Inzāwzan, Ḥsäy(y)*
7. N-Nahlä*, Mrāyir*-M <sup>w</sup> äsäyn,	L-Ləggä, l-Ḥašm* et l-Bzay(y) <sup>6</sup> .

Les neuf toponymes des deux derniers vers (aux formes souvent typiquement berbères) renvoient à un espace bien circonscrit et facilement identifiable à l'extrême pointe sud-ouest du pays, entre la rive nord du fleuve Sénégal, près de l'embouchure, et le lac Rkīz<sup>7</sup>. Par contre, les vingt-quatre premiers (vers 1 à 5) correspondent à un très vaste espace. Pour les avoir en grande partie localisés sur une carte, je peux dire que ces derniers font référence à plusieurs régions du nord de la Mauritanie sans que leur ordre d'apparition dans le poème ne puisse déterminer des trajectoires précises. Le poète ne décrit donc pas des itinéraires, il énumère des toponymes comme points de repère de ses tribulations lointaines et donne ainsi à saisir l'amplitude spatiale (et temporelle) qui caractérise ses déambulations dans un territoire grand comme le quart de la France.

De cette première variété de poèmes toponymiques — qui mettent en œuvre des mouvements de balisage opposant une terre d'exil à une terre d'origine —, on en distinguera une seconde, où les listes de noms de lieux se donnent beaucoup plus nettement comme des descriptions d'itinéraires.

Pour Ould Mohamed Baba, le poème suivant de Mḥammād W. Häddār (*Diwān* de Brāhīm W. Mawlūd W. Dāddāh, 1991 : 34) décrit ainsi très précisément une des rares voies de passage à travers une zone de dunes vives presque impénétrable. Les quatre premiers vers de la *ṭalea* (*aa-ab-ab—ab*) énumèrent effectivement les différents points par lesquels il convient de passer entre Tāšängīt et lə-Mhād (prendre au pied de Bläyt, à la

<sup>6</sup> Traduction des toponymes ayant un sens : *uṃṃ-ṛrgäybä* « celle [qui a] un cou », *uṃṃ-ṛrwayṣayn* « celle [qui a] 2 petites têtes », *s-sädd* « le barrage », *uṃṃ-ṛgrayn* « celle [qui a] une petite corne », *ḥašm-əl-εay(y)* « le chanfrein de l'(être) vivant », *l-bīr* « le puits », *bū-l-ānwār* « celui aux lumières », *l-vəžž* « la trouée », *bū-sənnāyn* « celui [qui a] des dents », *bə-l-ḥəržān* « celui aux ganglions » (litt. avec...), *zalea* « affleurement rocheux » et *ən-nahlä* « le palmier » (donc *zaleət ən-nahlä* « l'affleurement rocheux du palmier »), *mrāyir* « pistes d'animaux (vers l'abreuvoir) », *l-ḥašm* « le long nez ; la pointe (de quelque chose) ».

<sup>7</sup> Et cela malgré les déformations imposées à certains d'entre eux : *Bägand* pour Bgand, *Inzāwzan* pour Inzāwzān, *l-Ləggä* pour Ləggāt et *Mrāyir-M<sup>w</sup>äsäyn* pour Ker Maseyn.

pointe de l-Ağrād, à l'ouest des Ḥšūmä, ...) et, une fois ce lieu atteint — et l'obstacle, de fait, franchi (*lə-mhād* signifie littéralement « le passage ») — la voie toute tracée qui s'ouvre alors devant le voyageur. Quant aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> vers du *gāv* (*cb-cb*), ils dépeignent la fin du trajet et rendent compte de l'état d'esprit du marcheur, pressé d'atteindre TinYižmārā et qui peut d'ores et déjà embrasser du regard la totalité du parcours qui lui reste à faire.

1	<i>kān</i>	<i>əḏḏahhayt</i>	<i>əv</i>	<i>Täšängīt</i>	<b>a</b>		
	« si	j'avais-passé-la-matinée	dans	Täšängīt			
	<i>u žäyt</i>	<i>əmgarwaḏ</i>	<i>mən</i>	<i>gədm</i>	<i>əBläyt</i>	<b>a</b>	
	« et je-suis-venu	coupant	de [le]	talon [de]	Bläyt		
2	<i>u žäyt</i>	<i>əmhawšäm</i>		<i>l-Ağrād</i>	<i>u žäyt</i>	<b>a</b>	
	« et je-suis-venu	passant-par-la-pointe-de	l-Ağrād*	et je-suis-venu			
		<i>sāḥəl</i>	<i>mən</i>	<i>lə-Ḥšūmä</i>	<i>l-</i>	<i>ağrād</i>	<b>b</b>
	« [passant-à-l']	ouest	de	les Ḥšūmä	jusqu'à	dunes-vives	
3	<i>nənšəd</i>	<i>bäyt</i>	<i>u</i>	<i>nəḥki</i>	<i>lə-btäyt</i>	<b>a</b>	
	« je chante [un]	vers	et	je-récite	le [mètre] btäyt		
	<i>wə</i>	<i>tmäwnäkt</i>	<i>əḏḏhūrət</i>		<i>lə-Mhād</i>	<b>b</b>	
	« et	j'ai-bien-vu	[lès] sommets [de]		lə-Mhād		
4	<i>wə</i>	<i>ddärbäyt</i>	<i>əmgāvi</i>	<i>wə</i>	<i>mšäyt</i>	<b>a</b>	
	« et	j'ai-dévalé	allant-au-nord	et	j'ai-marché		
	<i>māši</i>	<i>msäggäm</i>	<i>mā-hu</i>		<i>təlwād</i>	<b>b</b>	
	« démarche	droite	non-lui		recherche		
5	<i>ṛā-hu</i>	<i>vämm</i>	<i>əelä</i>	<i>bəəd</i>	<i>ibān</i>	<b>c</b>	
	« vois-le	à-bas	sur	lointain	il-apparaît		
	<i>Bägand</i>	<i>u</i>	<i>Bägand ila</i>	<i>əād</i>		<b>b</b>	
	« Bägand	et	Bägand si	il-est-devenu			
6.	<i>ibān</i>	<i>ətəūd</i>		<i>Umḡ İžārān</i>		<b>c</b>	
	« il-apparaît	elle-devient		Umḡ-İžārān			
	<i>ətbān</i>	<i>u</i>	<i>TinYižmārā</i>	<i>zād</i>		<b>b</b>	
	« elle-apparaît	et	TinYižmārā	en plus			

1. Si, après une matinée à Täšängīt, / je m'en étais allé, passant au pied de Bläyt,
2. Puis devant l-Ağrād\*, continuant / à l'ouest des Ḥšūmä\* jusqu'aux dunes vives,
3. Chantant un vers en arabe classique et récitant de la poésie nostalgique (en mètre *lə-btäyt*) / à la vue surplombante de *lə-Mhād\**,
4. Puis redescendant vers le nord et marchant / droit devant moi sans me poser de question,
5. Alors là-bas dans le lointain aurait surgi / Bgand et, une fois Bgand visible,
6. C'est Umḡ-İžārān\* / qui serait peu à peu apparu, avec TinYižmārā à sa suite.

Les toponymes sont ici nettement moins nombreux que précédemment (seulement 9 occurrences, l'un d'eux étant répété), mais la topographie des lieux transparait à la fois dans le choix des noms (*gədm* « talon » pour « pied » d'une élévation, *ağrād* « dunes vives » et *ḏḏhūra* « dos, sommets »<sup>8</sup>) et des verbes (*garwaḏ* « couper », *hawšäm* « passer par la pointe » et *ddärbä* « dévaler »). L'orientation elle-même fait également

<sup>8</sup> Sans compter les toponymes liés à la topographie, cf., outre *l-ağrād* et *lə-mhād*, *lə-ḥšūmä* « les museaux, les pointes » et *Umḡ-İžārān* « celle [qui a des] ravins ».

usage de noms et verbes exprimant des directions cardinales (*sāḥal* « ouest » et *gāvā* « aller vers le nord ») et l'emploi du verbe initial *dḍaḥḥa* « passer la matinée » donne une idée du temps (une petite journée) qui sera nécessaire pour effectuer l'ensemble du trajet.

Le poème donne donc bien l'impression d'un itinéraire, précisément décrit, mais en même temps on perçoit clairement que le voyageur a un lien particulier avec ces lieux, et notamment avec la passe de lə-Mhād, qui réveille sa sensibilité poétique, et avec TinYižmārā, qui semble l'attirer comme un marin, son port d'attache.

Dans les autres poèmes toponymiques, l'attrait exercé par le terme du voyage joue souvent un rôle encore plus central. C'est le cas par exemple du poème suivant de Mḥammād W. Aḥmād Yuṛa, composé simplement d'une *ṭalʿa* (aa-ab-ab).

1	<i>mən</i>	<i>ɛand ən-Nāyā</i>	<i>ya l-qahhār</i>	<b>a</b>	
	« de	chez n-Nāya	ô le Conquérant		
	<i>əgrāb</i>	<i>əlli</i>	<i>kāməl</i>	<i>yəndār</i> <sup>9</sup>	<b>a</b>
	« il est-devenu-proche	qui	tout	il-est-désiré	
2	<i>əl-Gəsmā</i>	<i>ḍḥaywā</i>	<i>l-</i>	<i>əl-ḥaṭṭār</i>	<b>a</b>
	« et l-Gəsmā* [est]	petite matinée	pour	les voyageurs	
	<i>w-əl-Gəsmā</i>	<i>mn</i>	<i>əl-Ġars</i>	<i>əgräyyəb</i>	<b>b</b>
	« et l-Gəsmā*	de l-Ġars* [est]		très proche	
3	<i>wəl-Ġars</i>	<i>əgräyyəb</i>	<i>mən</i>	<i>ɛAmmār</i>	<b>a</b>
	« et l-Ġars* [est]	très proche de	<i>ɛAmmār*</i>		
	<i>[u]</i>	<i>ɛAmmār</i>	<i>əv-vumm-u</i>	<i>lə-ɛzayyəb</i>	<b>b</b>
	« et <i>ɛAmmār*</i>	dans bouche [de] lui		le petit campement-léger».	

1. À partir de n-Nāya, ô Dieu tout puissant, / le but tant désiré est devenu bien proche,
2. L-Gəsmā\* est à une courte matinée de marche pour les voyageurs / et l-Gəsmā\* est à proximité de l-Ġars\*
3. L-Ġars\* est tout près de *ɛAmmār\** / et c'est juste à la sortie d'*ɛAmmār\** qu'est le petit campement de transhumance.

Dans cette *ṭalʿa*, l'accent est mis, en apparence, sur l'évaluation des distances entre différents lieux : le poète endosse l'habit du géomètre et fait mine de mesurer l'espace séparant n-Nāya de l-Gəsmā, l-Gəsmā de l-Ġars, l-Ġars de *ɛAmmār* et *ɛAmmār* du campement à atteindre. Le fait que le nom des trois étapes intermédiaires (l-Gəsmā, l-Ġars et *ɛAmmār*<sup>10</sup>) soit systématiquement répété, leur donne de l'importance et accroît le poids des toponymes dans l'économie générale du poème (7 occurrences au total).

Si la première impression donnée est celle d'un espace presque pur, fondamentalement détachée de la subjectivité de l'auteur, il ne s'agit pas pour autant d'un espace immobile et déshumanisé. En effet, le léger mouvement d'impulsion marqué (au début du premier vers) par la locution prépositive *mən ɛand* « à partir de », est relayé à la fois par deux

<sup>9</sup> Je suis ici la version recueillie en 1978 par Dustin Cowell (de l'université du Wisconsin - Madison), mais dans celle collectée par Mohamed Ould Ahmedou Bamba (s. d. : 59-60), l'hémistiche se présente un peu différemment, le futur (*lāhi* suivi de l'inaccompli *yəgrāb*) remplaçant le passé (avec l'accompli *grāb*) :

*lāhi yəgrāb əlli yəndār* « se rapprochera ce qui est désiré ».

<sup>10</sup> Un sens littéral peut être associé à chacun de ces toponymes : *əl-gəsmā* « la division », *l-ġars* « la gâchette » et *ɛammār* « qui met en valeur ».

occurrences de la préposition *mān* « de » (vers 2 et 3), par l'évocation des voyageurs (*al-ḥaṭṭār*) et par le recours au terme *ḍḥaywā* « petite matinée » qui, dans ce contexte, signifie « une petite matinée de marche ». C'est le désir qui apparaît comme le moteur du mouvement (*lli [kāmāl] yāndār* « [tout] ce qui est désiré »), mais un désir sans sujet exprimé (*yāndār* est un passif sans agent). Les lieux jouent le rôle d'embrayeurs jusqu'à la borne finale, qui elle-même n'est pas un point complètement fixe puisque *lā-ʿzayyāb*, en tant que « campement léger », est la version de l'habitat nomade la plus propice à la mobilité.

Cette dynamisation de la configuration spatiale signifie entre autres que le poème ne reflète pas fidèlement le point de vue du géomètre. Tout d'abord, il faut tenir compte du caractère relativement subjectif des unités de mesure employées (même si ce sont les unités en usage traditionnellement) : d'une part, des lexèmes de la racine GRB (le verbe *grāb* « devenir proche » et l'adjectif *grāyyāb* « très proche ») et, d'autre part, les noms *ḍḥaywā* « petite matinée de marche » (pour « une marche de huit kilomètres environ ») et *vumm* « bouche » (pour « sortie »). De plus, on notera le recours réitéré à des formes diminutives, non seulement pour *grāyyāb* (l'adjectif n'est d'ailleurs usité qu'à cette forme en *ḥassāniyya*), mais encore pour *ḍḥaywā* (diminutif de *ḍaḥwā*) et pour *ʿzayyāb* (diminutif de *ʿzīb*). Ces diminutifs apportent, outre une dénotation de petitesse (qui traduit une contraction de l'espace et un raccourcissement des distances), une connotation de familiarité et d'affectivité<sup>11</sup> dont l'effet culmine sur le dernier mot du poème. L'« effet géomètre » finit de s'estomper au profit d'un « effet itinéraire » beaucoup plus personnel : le chemin évoqué est celui que suivra le poète pour rentrer chez lui, plein d'allant et d'entrain, sous les hospices de Dieu le Conquérant (*ya l-qahhār*).

Bien qu'exempt de nostalgie, ce poème relève, comme les précédents, de ce que les lettrés maures tendent à appeler le *nāsīb*. Dans le modèle classique de la *qaṣīda*, qui appartient à la poésie en arabe littéraire, la description des lieux aimés ou jadis habités ne constitue qu'une introduction : c'est le thème des premiers vers du poème qui en comporte souvent un très grand nombre. Dans la poésie composée en *ḥassāniyya*, généralement beaucoup plus brève (tant en nombre de vers qu'en longueur du mètre), le thème du *nāsīb* peut occuper la totalité du poème. Ce n'est pas, pourtant, le seul thème susceptible d'être associé aux poèmes « toponymiques ».

## II. ITINÉRAIRES « PATRIOTIQUES »

Dans les poèmes composés par les griots<sup>12</sup> en l'honneur des chefs guerriers, les noms de lieux sont fréquents. Le célèbre poème *ar-Rasm* de Sāddūm W. NdYartu, par exemple, commence par un vers (composé de quatre hémistiches de rimes *aaab* et de longueurs inégales 6 - 3) qui ne comporte pas moins de 5 noms de lieux :

<sup>11</sup> Sur l'emploi des diminutifs en *ḥassāniyya*, et particulièrement dans la poésie, cf. Taine-Cheikh 1988.

<sup>12</sup> Les musiciens-chanteurs composent l'un des groupes de la société maure traditionnelle.

*mīr*            *ærab*            *Tənzəllāt*            [*u*]    *Gäyr*            *w-Irāt*  
 « [l']émir [des] guerriers [de] *Tənzəllāt*            et [de] *Gäyr*            et [d'] *Irāt*  
           *wə Nyəzrəg*    *wə Ntəšmāt*            *bə s-smaε*            *šāε* [...] »  
 « et [de] *Nyəzrəg*            et [de] *Ntəšmāt*            par la renommée est-devenu-célèbre [...] »

Ces toponymes situent les guerriers sur lesquels s'exerce l'ascendant d'Aḥmād Däyyä W. Bākkār W. Aəmaṛ, le valeureux chef dont le poème chante les louanges. Par cette énumération initiale, le griot assoit le prestige et l'autorité de l'émir<sup>13</sup>, puis il dépeint de manière hyperbolique les nombreuses qualités morales et physiques du personnage, à travers une série d'actes aussi courageux et efficaces que justes et généreux. D'autres toponymes apparaissent dans la suite du poème — qui est particulièrement long —, notamment pour rendre compte des différents champs de bataille où Aḥmād Däyyä a livré combat et pour lister les nombreux ennemis défaits. On ne peut pas dire cependant qu'il s'agisse d'un véritable périple et ce poème, comme l'ensemble de la production des griots du type *thäydīn*<sup>14</sup>, compose plutôt le tableau performatif du noble guerrier que tout chef en quête d'honneur peut prendre comme modèle.

Ce genre de poésie chante moins la beauté des lieux évoqués qu'elle ne contribue à marquer des territoires, à dessiner des frontières et à affirmer la maîtrise des puissances guerrières sur certains espaces — en particulier sur les bons pâturages et les puits — et, plus ou moins directement, sur les groupes sociaux qui y demeurent.

Dans un mode poétique quasi intermédiaire entre le *thäydīn* des griots et le *gnä* des versificateurs non-professionnels, on trouve toutefois quelques productions qui empruntent le thème de l'itinéraire. Il s'agit, dans les deux cas que j'ai relevés, de poèmes composés — et sans doute n'est-ce pas un hasard — par les princes guerriers eux-mêmes, à leur propre gloire et à celle de leur tribu.

Le premier, célébrant la gloire des Idawēš, a pour auteur Muḥammād W. Mḥammād Šäyn (mort en 1820), qui fut l'un des prestigieux émirs du Tagant. Ce poème, de fameuse mémoire<sup>15</sup>, suit le mètre *bū-εmrān* qui compte sept syllabes et se caractérise par une première syllabe surlongue CVCC ou CV:C). Ce mètre est très rarement usité en dehors du *thäydīn* car il correspond au mode musical de la jeunesse et de la fougue (*kaṛṛ*) mais peut aussi se jouer dans le mode de la guerre (*vaḡu*)<sup>16</sup>. L'originalité de la composition se manifeste également au plan strophique puisque chacune des unités se conforme à un patron différent : un *gāv* (*ab-ab*) suivie d'une *ṭalεa* tronquée (réduite à deux vers *cc-cb*) puis d'une *ṭalεa* normale (*dd-db-db*).

<sup>13</sup> Ou du moins de celui qui est qualifié ici d'émir car, de fait, Aḥmād Däyyä était le cousin de l'émir en titre du Tagant.

<sup>14</sup> La poésie des griots maures consacrée à la gloire des chefs guerriers n'est pas une épopée mais une poésie de louange composée dans un style épique, que souligne encore la manière dont elle est chantée.

<sup>15</sup> Il figure à la fois chez David Cohen (1963 : 242-3) et chez Harry T. Norris (1972 : 73). La version et la traduction que je donne ici ne leur sont pas entièrement fidèles mais elles leur doivent presque tout. Quand je ne reprends pas la traduction de Cohen, je le signale par des parenthèses.

<sup>16</sup> Sur la signification des modes en musique, cf. Michel Guignard 1975 ; sur les correspondances entre mètres poétiques et modes, cf. Norris 1968 ; sur l'interprétation de ces correspondances, cf. Taine-Cheikh 1985 : 529-533.

1	<i>näže</i>	<i>lā-enāyā</i>	<i>wə</i>	<i>t-təššāt</i>	<b>a</b>	
	« [le] camp [de] la considération		et [de]	la générosité		
	<i>sāwḥl</i>	<i>əb-mābrūm</i>		<i>əl-läyyä</i>	<b>b</b>	
	« est-allé-au-nord	avec torsadé [quant à]		la tresse		
2	<i>[u] kāl</i>	<i>sāḥəl</i>	<i>εaklət</i>	<i>l-Anbāt</i>	<b>a</b>	
	« et il a-mangé [au]	nord [de la]	dune-vive [de]	les-Anbāt		
	<i>[u] kāl</i>	<i>täll</i>	<i>əl-Mäddāḥiyyä</i>		<b>b</b>	
	« et il a-mangé [à l']	est [de]	la-Mäddāḥiyyä			
3	<i>[u] gaḥb</i>	<i>Mīžək</i>	<i>wə</i>	<i>gläyb</i>	<i>əl-Ġayn</i>	<b>c</b>
	« et [le] piton [de]	Mīžək	et [le]	petit-piton [de]	l-Ġayn	
	<i>kāl-hum</i>	<i>näže</i>	<i>əḥlāš</i>	<i>əd-däyn</i>	<b>c</b>	
	« il-a-mangé-les [le]	camp [du]	paiement [de]	la dette		
4	<i>[u] kāl</i>	<i>waḥd-u</i>	<i>nəem</i>	<i>Amāsīn</i>	<b>c</b>	
	« et il-a-mangé	seul-lui	bons-pâturages [de]	Amāsīn*		
	<i>w-</i>	<i>Āftāsa</i>	<i>wə-</i>	<i>l-εErgiyyä</i>	<b>b</b>	
	« et [de]	Āftāsa	et [de]	l-εErgiyyä		
5	<i>[u] näže</i>	<i>rəveət</i>	<i>məsləm</i>	<i>maḍlūm</i>	<b>d</b>	
	« et [le] camp [du]	support [du]	musulman	opprimé		
	<i>šām</i>	<i>mən</i>	<i>Därgäl</i>	<i>w</i>	<i>Ādärrūm</i>	<b>d</b>
	« s'est-éloigné	de	Därgäl	et	Ādärrūm	
6	<i>l- əš-šmāmīt</i>	<i>u</i>	<i>Tən-yämmūm</i>		<b>d</b>	
	« vers š-šmāmīt	et	Tin-yämmūm,			
	<i>l-Āəraybāt</i>	<i>u</i>	<i>l-Arwiyya</i>		<b>b</b>	
	« vers les Āəraybāt	et	l'Arwiyya			
7	<i>[u] šadd</i>	<i>rāḥəl</i>	<i>bə</i>	<i>šnā-h</i>	<i>əl-yūm</i>	<b>d</b>
	« et est-retourné	déménageant	avec	gloire-[de]-lui	aujourd'hui	
	<i>l-</i>	<i>aṛḍ</i>	<i>Giləmsi</i>	<i>wə</i>	<i>l-Läyyä</i>	<b>b</b>
	« vers [le] pays [de]	Giləmsi	et [de]	l-Läyyä ».		

1. Le camp { de la considération et de la générosité } / s'est déplacé vers le nord avec les femmes aux belles tresses.
2. Il a pacagé au nord de { la dune vive } des Anbāt / et { à l'est } de l-Mäddāḥiyyä.
3. Le piton de Mīžək et le { petit piton } de l-Ġayn / ont servi de pâturages au camp qui { ne laisse passer aucune offense },
4. Et seul il a joui des { bons pâturages d'Amāsīn\* }, / { de l'Āftāsä et de l-εErgiyyä }.
5. Le camp qui vient au secours du croyant victime de l'injustice / s'est dirigé de Därgäl et Ādärrūm
6. { Vers š-šmāmīt et Tin-yämmūm } / { jusqu'à } les Aəraybāt et l'Arwiyya.
7. Il s'en retourne aujourd'hui avec sa gloire / au pays de Gilemsi et de l-Läyyä.

Le poème fait état des nombreux déplacements d'un campement. Ce campement n'est pas nommé par son origine tribale, comme il est d'usage, mais évoqué par référence à ses qualités morales et physiques. Les trois syntagmes — *näže lā-enāyā wə t-təššāt* (vers 1) « le camp de la considération et de la générosité », *näže əḥlāš əd-däyn* (vers 3) « le camp du paiement de la dette » et *näže rəveət məsləm maḍlūm* (vers 5) « le camp du support du musulman opprimé » — ont tous le même noyau lexical (*näže*, en fonction de déterminé

nominal) mais présentent chacun une forme syntaxique et un contenu sémantique un peu spécifiques. Le premier (avec deux déterminants nominaux coordonnés : N1 - N2 et N2'), très général, pose la préminence du statut social (*lā-enāyā* « la considération ») et insiste sur l'attitude qui va nécessairement de paire avec elle (*t-tāšṭāt* « la générosité »). Le second (avec un déterminant lui-même déterminé : N1 - N2 - N3) souligne la nature sociale du campement et son pouvoir hégémonique : ce sont les guerriers qui ne laissent aucune agression sans rétorsion, *a fortiori* les dettes de sang (*əhlāš əd-däyn* « le paiement de la dette »). Enfin le troisième (également de structure N1 - N2 - N3, mais avec N3 déterminé par un adjectif) revient sur la générosité et la force physique des guerriers mais en l'envisageant cette fois du point de vue des faibles dignes de protection, à savoir les musulmans pauvres — ce qui est l'occasion de souligner le rôle de la religion comme un facteur de légitimation d'une bonne conduite guerrière (*rəveət məsləm maḍlūm* « le soutien du musulman opprimé »).

Loin de constituer de simples figures de style allégoriques, ces trois groupes syntaxiques (de plus en plus complexes et développés) fonctionnent au plan sémantique comme des métonymies qui, cumulées, dressent un portrait complet et précis d'un campement émiral. On y trouve en effet une énumération de caractéristiques qui ne correspondent qu'au groupe des guerriers et, plus exactement, aux plus puissants d'entre eux, à savoir l'émir et sa famille la plus proche. Ce sont les mêmes propriétés que celles énoncées dans le *thäydīn* des griots mais, évoquées ici avec une grande sobriété, elles servent d'abord à désigner le groupe en transhumance, la présence des femmes — notée par l'expression poétique *əb mābrūm əl-läyyä* — étant signe d'un mouvement global du campement et non pas celui des seuls hommes en armes.

Les toponymes eux-mêmes sont au nombre de quinze et leur localisation, même partielle, facilite l'établissement de l'itinéraire suivi. Partant vers le nord<sup>17</sup>, le campement s'est établi au septentrion de la dune des Anbāṭ (l-Anbāṭ sont les ancêtres revendiqués de la tribu des Idawēiš mais Cohen situe la dune dans le Rio de Oro, donc très loin du pays), puis a séjourné à l'est de l-Mäddāḥiyyä. Il a nomadisé ensuite non loin de là dans la région du Tiris (cf. les pitons de Mīzək et de l-Ġayn) puis jusqu'aux environs d'Atar (Amāsīn, litt. « palmiers-mâles », est un des quartiers de cette ville). À défaut de situer avec précision Āftāsä et l-εErgiyyä, š-Šmāmīṭ et Tən-yämmūm ou l-Āḥṣaybāt et l-Ārwiyya<sup>18</sup>, on peut dire que les tentes ont continué à s'éloigner du cœur de l'émirat (représenté par Därgäl et Ädärrūm, au sud de Tidjikja) avant de revenir aux environs de Giləm̄si et l-Läyyä, c'est-à-dire au Tagant.

Le poème donne donc un itinéraire — celui d'une transhumance — mais à travers lui il exprime une forme d'appropriation territoriale. En effet, en insistant beaucoup sur tous

<sup>17</sup> Dans l'ensemble supra-régional nord, nord-est et est de la Mauritanie, auquel appartient le Tagant, les termes de la rose des vents ne sont pas utilisés avec le même sens que dans le sud-ouest du pays (cf. D. Brosset 1928 et Taine-Cheikh 1991), d'où la traduction ici de *sāhəl* par « nord » et *täll* par « est ».

<sup>18</sup> Cf. Cohen 1963 : 243, notes 7 et 9.

les points où le campement s'est installé et a fait pâturer paisiblement ses animaux (cf. la répétition de *kāl* « manger »), il signifie que les Idawēš sont là chez eux et qu'ils circulent ainsi en maîtres des lieux auréolés de gloire (cf. *bə šnā-h* vers 7).

Ce balisage d'un territoire, au service de l'expression du politique — et non plus au service de l'expression d'une nostalgie, comme dans les deux premiers poèmes cités —, on le retrouve dans le poème suivant composé par Muḥammād W. Aelī Bābi. Bien que, pour être de la fraction dominante des Idawēš, il ne soit lui-même qu'un cousin de l'émir Muḥammād W. Mḥammād Šäyn, l'auteur a pris très explicitement, comme thème dominant du poème, celui du contrôle de l'espace<sup>19</sup>.

1	<i>gūl</i>	<i>əl</i>	<i>Barḳänni</i>	<i>baed</i>	<i>Ägān</i>	<b>a</b>
	« dis	à	Barḳänni	certain [que]	Ägān	
	<i>mən</i>	<i>ḍarḳ</i>	<i>iläyn</i>	<i>ətḡim</i>	<i>əelī-h</i>	<b>b</b>
	« de	maintenant	jusqu'à [ce que]	il-advient	sur-lui	
2	<i>əs-sāea</i>	<i>mā</i>	<i>nəzl-u</i>	<i>vərgān</i>		<b>a</b>
	« l'heure[-dernière]	ne-pas	il-s'y-est installé	campement		
	<i>[u] lā</i>	<i>daḥl-u</i>	<i>zād</i>	<i>iḡarrām</i>	<i>vī-h</i>	<b>b</b>
	« et ne-pas	il-y-est-entré	de-plus [pour]	il prélève-tribut	en-lui	
3	<i>[u] kədyət</i>		<i>Kadwāšä</i>	<i>w-əl-Məşrān</i>		<b>a</b>
	« et [la]	montagne [de]	Kadwāšä	et [de] l-Məşrān*		
	<i>w-Aḡallät</i>	<i>wä</i>	<i>kdäyyät</i>	<i>Wäzān</i>		<b>a</b>
	« et [d']Aḡallät	et [la]	petite-montagne [de]	Wäzān		
4	<i>gūl</i>	<i>əl</i>	<i>Karrūm</i>	<i>u</i>	<i>Tən-mudān</i>	<b>a</b>
	« dis	à [tribus de]	Karrūm	et	Tən-mudān [que]	
	<i>ḍāk-əl-mäwkar</i>		<i>əann-u</i>	<i>yəlḡī-h</i>		<b>b</b>
	« ce-le-lieu-habituel-de-pâturage		que-lui	il-laisse-le		
5	<i>waḷḷā</i>	<i>yəskən</i>	<i>bäyn</i>	<i>inəḡrān</i>		<b>a</b>
	« ou [que]	il-habite	entre	berges-du-fleuve		
	<i>[u] bäyn</i>	<i>inəḡrān</i>		<i>əšvāyā</i>	<i>vī-h</i>	<b>b</b>
	« et entre	berges-du-fleuve [est]		miséricorde	pour-lui	
6	<i>[u] Tamarāt</i>	<i>u</i>	<i>Tihāḃḃ</i>	<i>əbgāw</i>		<b>c</b>
	« et Tamarāt	et	Tihāḃḃ	ls-sont-restés		
	<i>v</i>	<i>äydī-nä</i>	<i>w-āhl</i>	<i>əd-däyn</i>	<i>əzzāw</i>	<b>c</b>
	« dans	mains [de]	nous et ceux [de]	les dettes	ils-ont-payé	
7	<i>w-Ämmāt</i>	<i>əLäywāt</i>	<i>əstāngāw</i>			<b>c</b>
	« et Ämmāt	əLäywāt*	sont-devenu(e)s-pur(e)s			
	<i>wä</i>	<i>ngaleu</i>	<i>hūmāti</i>	<i>w-Irīh</i>		<b>b</b>
	« et	ont-été-enlevé(e)s	elles	et Irīh <sup>20</sup>		
8	<i>[u] mən</i>	<i>vämm</i>	<i>əglaet</i>	<i>iläyn</i>	<i>əzbāw</i>	<b>c</b>
	« et de	là	j'ai/tu-as-enlevé	jusqu'à [ce que]	se-sont-abaisés	

<sup>19</sup> La composition est proche de celle du poème précédent mais le mètre employée (*lə-btäyt ət-tämm*, de 8 syllabes sans surlongue) est plus simple et, s'il comporte aussi 3 strophes (un *gāv* suivi d'une *ṭalea*, *ab-ab—aa-ab-ab*, puis deux autres *ṭalea*-s, *cc-cb-cb* et *dd-db-db*), elles sont plus régulières.

<sup>20</sup> Dans la version donnée par Norris (1972 : 174 / 214), Irīh est considéré comme un toponyme. Il pourrait cependant s'agir de l'interjection « et certes ! et oui ! ».

	<i>lā-mšāræ</i>	<i>w-əlli</i>	<i>šaræu</i>	<i>vī-h</i>	<b>b</b>	
	« les-affluents	et ce-que	ils-ont-déversé	en-lui		
9	<i>[u] Tazāgært</i>	<i>u</i>	<i>ælb</i>	<i>əl-Ġānīm</i>	<b>d</b>	
	« et Tazāgært	et [la]	dune [de]	l-Ġānīm*		
	<i>əngalæu</i>	<i>w</i>	<i>əngalæ</i>	<i>Änäggīm</i>	<b>d</b>	
	« ont-été-enlevés	et	a-été-enlevé	Änäggīm		
10	<i>w ər-Ragg</i>	<i>əbgä</i>	<i>mā</i>	<i>vī-h</i>	<i>əhkīm</i>	<b>d</b>
	« et r-Rägg*	est-resté	ne-pas	en-lui	protection	
	<i>tarḵ-u</i>	<i>mūlā-h</i>	<i>əzzahzä</i>	<i>bī-h</i>	<b>b</b>	
	« a-abandonné-le	propriétaire-[de]-lui	ne-s'est-pas-soucié	avec-lui		
11	<i>[u] dār</i>	<i>əsnād-u</i>	<i>šawr</i>	<i>ähl</i>	<i>əNbīm</i>	<b>d</b>
	« et a-cherché	appui-[de]-lui	du-côté-de	ceux [de]	Nbīm	
	<i>[u] ṭāḥ</i>	<i>u ṭāḥ</i>	<i>əl-musännäd</i>	<i>vī-h</i>	<b>b</b>	
	« et est-tombé	et est-tombé	le-appuyé	sur-lui ».		

1. Dis à tous les Bṛāknā que, dans la région d'Ägān, / à partir de maintenant et jusqu'à ce qu'advienne
2. La fin du monde, pas un seul campement ne s'y établira / et personne n'y pénétrera pour y prélever des tributs,
3. Ni dans la montagne de Kadwāšä, ni à l-Məşṛān\*, / ni à Ağallät ni dans la petite montagne de Wāzān,
4. Dis aux gens établis à Karrūm et Tən-mudān / qu'ils doivent quitter ce lieu de pâturage
5. ou bien s'installer entre les deux bras du fleuve / — et la jouissance de cet espace est vraiment un effet de notre miséricorde !
6. Tamarāt et Tiḥaḥḥ sont restés / entre nos mains et nos ennemis ont payé leurs dettes,
7. Les hauteurs d'Ämḡmāt-æLäyyāt\* se sont libérées de leur joug, / elles ont été enlevées ainsi qu'Irīh,
8. Et de là j'ai enlevé toutes les terres jusqu'au point de convergence / des affluents, en ce lieu où leur eau se déverse,
9. Tazāgært et la dune de l-Ġānīm\* / ont été pris ainsi que Änäggīm,
10. R-Rägg\* est demeuré sans protection, / son propriétaire l'a abandonné et ne s'est plus soucié de lui,
11. Il a cherché de l'aide auprès des gens de Ndīm / mais il est tombé et a entraîné son tuteur dans sa chute ».

Là encore les toponymes représentent une proportion importante des nominaux mais leur ordonnancement ne donne pas, aussi nettement que dans le poème précédent, l'impression d'un itinéraire. Tout d'abord, on remarquera que le poème adopte deux modes d'énonciation différents.

Dans les cinq premiers vers (tous de rime impaire en *a*) le poète a choisi le mode discursif, feignant de s'adresser à un interlocuteur (*gūl əl ...* « dis à ... ») et le chargeant de transmettre des messages à des destinataires nommés par référence à leurs ancêtres ou lieu d'origine (Baṛkānni est l'ancêtre éponyme de la confédération des Brakna, terme qui désigne aujourd'hui une région située au sud du Tagant, Karrūm est l'ancêtre d'une des branches de cette confédération et Tən-mudān est selon toute vraisemblance un lieu-dit de l'actuel Brakna). Le message contenu dans ces deux prises à partie indirectes est le même : il s'agit d'énumérer toute une série de lieux qui leur sont déclarés dorénavant interdits. Non seulement l'émirat du Brakna doit renoncer à prélever des tributs dans la

contrée d'Āgān (au nord-ouest d'Aleg) mais encore toutes les tribus qui sont sous son contrôle doivent quitter cette région, éviter de s'arrêter à l-Məṣṣrān et à Agallāt, et abandonner les montagnes de Kād-wāšā et de Wāzān. Sauf à résider plus loin entre les berges du fleuve, ils doivent même renoncer aux pâturages de Kārrūm et Tən-mudān qui leur sont pourtant habituels.

Dans les six derniers vers (*ṭalɛa*-s de rime impaire en *c* ou *d*), le mode discursif — avec ses impératifs et ses inaccomplis à sens futur (*ətgīm*, *yəlġī* et *yəskən*) — est abandonné au profit du récit, le changement de mode énonciatif se traduisant notamment par l'emploi systématique de l'aspect accompli à sens passé (*bgāw*, *əzzāw*, *stāngāw*, *ngalɛu*, ...). Alors que la première partie du poème revêt un aspect performatif et agonistique (adoptant un ton et des formules que l'on trouve plus fréquemment dans les joutes oratoires), la seconde énumère les multiples lieux sur lesquels les Idawēiṣ ont établi leur hégémonie. Le choix des verbes — en particulier l'usage réitéré de « enlever, arracher » (à la forme active *glɛ* ou passive *ənglɛ*), mais aussi celui de *taṛk* « abandonner » et de *ṭāh* « tomber » — montre clairement que ce contrôle territorial ne s'est pas fait sans résistance et l'auteur du poème semble d'ailleurs réclamer sa part de responsabilité dans la victoire (cf. *glɛt* « j'ai / tu as enlevé »). La rumeur de combat est accentuée par certaines expressions comme *āhl əd-dāyn əzzāw* (qui renvoie aux mesures de rétorsion à l'encontre des ennemis<sup>21</sup>) et les références aux notions de propriété ou de protection (cf. *mā-vī-h ḥkīm* « sans gardien », *mūlā-h əzzahzā bī-h* « son propriétaire l'a laissé tomber » et les dérivés de SND, *snād* « appui » et *sānnād əv* « s'appuyer sur »).

Mais en même temps l'insertion des toponymes dans le récit fait naître un « effet d'itinéraire » assez saisissant. On a en effet l'impression que les noms de lieux sont les jalons d'une menée expéditive et fulgurante, allant directement du Tagant à la région du fleuve Sénégal<sup>22</sup>. Le terme du voyage n'est pas très explicite, mais le nom *mšārɛ* « affluents » va dans ce sens (surtout avec le verbe qui suit : *šɾɛ və* « se déverser dans ») ainsi que l'expression *āhl Nbīm* qui pourrait bien être une manière de désigner la population négro-africaine de la Vallée (les Hal-pulaaren sont connus pour commencer fréquemment leurs échanges par *nbīmi*)<sup>23</sup>. Quoi qu'il en soit, l'« effet d'itinéraire » est indissociable ici d'un balisage territorial à forte connotation revendicative et patriotique qui paraît très caractéristique de la poésie toponymique « guerrière ».

<sup>21</sup> La forme *əzzāw* (< *əžzāw*, construite sur *žāzāyā* « rémunération ») est une licence poétique.

<sup>22</sup> Du nord-est au sud-ouest, en passant par les dunes d'Ānāggīm et r-Ragg (litt. « étendue de sol dur »), qui au XX<sup>e</sup> est devenu l'autre nom de la ville d'Aleg, dans le Brakna. Signalons, comme autres toponymes dotés de sens : *məṣṣrān* « intestins », *əeläy-wāt* « élévations » (donc *āmṣmāt əeläy-wāt* « celles aux élévations ») et *ġānīm* « ovins-caprins » (donc *əlb əl-ġānīm* « la dune des ovins-caprins »).

<sup>23</sup> Dans la version donnée par Norris (1972 : 174 / 214), lə-Mšārɛ et Nbīm sont considérés comme de simples toponymes.

### III. VOYAGES D'ÉNAMOURE

Bien que la distinction entre *nāsīb* et *ġazāl* appartienne plus à la poésie en arabe littéraire qu'à celle en ḥassāniyya, il n'était pas inutile, pour traiter de la question qui nous intéresse ici, de commencer par les poèmes consacrés exclusivement — au moins en apparence — aux lieux (le *nāsīb*), avant de se pencher sur ceux qui associent étroitement lieux et amours (le *ġazāl*). De fait, le *ġazāl* désigne spécifiquement la poésie amoureuse (le thème sans doute le plus productif de la poésie maure), mais comme les toponymes y jouent presque toujours un rôle — et même souvent un rôle décisif —, c'est presque toute la poésie en dialecte qui pourrait servir d'illustration à mon propos. Je retiendrai donc quelques exemples parmi ceux qui incarnent au mieux la notion d'« itinéraire ».

Le premier poème, qui a pour auteur Muḥammād w. Aḥmād Mārəḥbā, est composé, comme le précédent, dans le mètre *lə-btäyt* et il présente lui aussi une opposition assez marquée entre les deux parties du point de vue aspectuel. D'une certaine manière on peut dire qu'il s'agit, dans les deux cas, d'une déperdition, mais cette fois ce n'est pas de déperdition de l'ennemi qu'il est question, mais de déperdition du poète lui-même.

1	<i>wällä</i>	<i>l-</i>	<i>aġlä</i>	<i>ġaydāt</i>	<i>əl-läy</i>	<b>a</b>
	« est-retourné à [la] mieux-aimé [des] porteuses [de] la-tresse					
	<i>bə</i>	<i>εḌaym-əl-Marṛār</i>	<i>u</i>	<i>lə-Bnäy(y)</i>		<b>a</b>
	« avec εḌaym-əl-Marṛār et lə-Bnäy(y)					
2	<i>mənn-i</i>	<i>ši</i>	<i>wə</i>	<i>mnäyn</i>	<i>Aškäžäy</i>	<b>a</b>
	« de-moi quelque-chose et quand Aškäžäy					
	<i>əlḥagt-u</i>	<i>wällä</i>	<i>mənn-i</i>	<i>ši</i>		<b>b</b>
	« j'ai-atteint-le, est-retourné de-moi quelque-chose,					
3	<i>wällä</i>	<i>ši</i>	<i>mən</i>	<i>Ṛagbət-</i>	<i>l-Udäy(y)</i>	<b>a</b>
	« est-retourné quelque-chose de Ṛagbət- l-Udäy(y)*					
	<i>wällä</i>	<i>ši</i>	<i>bə-l-bāṭən</i>	<i>ġərši</i>		<b>b</b>
	« est-retourné quelque-chose avec le piémont assurément					
4	<i>ġäyr</i>	<i>ānä</i>	<i>gāε</i>	<i>ilā</i>	<i>tämmäyt</i>	<b>c</b>
	« mais moi certes si j'ai-continué					
	<i>kəll</i>	<i>əbläd</i>	<i>yaṛžaε</i>	<i>mənn-i</i>	<i>ši</i>	<b>b</b>
	« chaque lieu il-revient de-moi quelque-chose					
5	<i>mā</i>	<i>lāhi</i>	<i>yälḥag</i>	<i>Tīwīlīt</i>		<b>c</b>
	« ne-pas (futur) il-parvient [à] Tīwīlīt					
	<i>wä</i>	<i>əläyb</i>	<i>Aṭāf</i>	<i>əlli</i>	<i>yimši</i>	<b>b</b>
	« et [à la] petite-dune [d'] Aṭaf [qqc] qui il-avance ».					

1. S'en est allé auprès de la porteuse de tresses bien-aimée, / depuis εḌaym-əl-Marṛār et lə-Bnäy(y),
2. Un peu de moi et d'Aškäžäy, quand / je l'ai atteint, est revenu aussi un peu de moi,
3. Quelque chose est retourné à partir de Ṛagbət-l-Udäy(y)\* / et bien sûr quelque chose encore est retourné du piémont,
4. Alors si je continue, en tout lieu, à laisser repartir ainsi une parcelle de moi-même

5. Rien ne parviendra à Tīwīlīt / et à la petite dune d'Aṭāf, qui puisse encore aller de l'avant.

La première strophe, qui correspond à une *ṭalea* (*aa-ab-ab*), est entièrement au passé et est construite autour d'une structure de base (*wāllā mən-n-i šī mən / bə ...* « il est revenu de moi quelque chose de [tel lieu] ») qui est répétée quatre fois avec des variations minimales en dehors du changement de toponyme. Avec la seconde strophe, qui ne comporte qu'un *gāv* (*cb-cb*), on bascule dans le mode hypothétique pour tirer les conclusions de ce qui s'est passé depuis le départ. Si la situation perdure, en effet, le terme du voyage sera un véritable point de non-retour, non pas, comme c'est normalement le cas, parce que la voie du retour est barrée, mais parce que l'acteur susceptible d'entreprendre cette action aura perdu toute capacité d'agir.

On a donc bien ici les différentes étapes d'un itinéraire (—> εḌaym-əl-Marṛār et lə-Bnāy(y) —> Aṣḳāžāy —> Raḡbət-l-Udāy(y) —> *l-bāṭan* « le piémont » —> Tīwīlīt et la petite dune d'Aṭāf)<sup>24</sup>, mais c'est un itinéraire amoureux de déperdition physique : plus le poète s'éloigne de celle qu'il aime (les femmes étant désignées comme *ḡaydāt əl-lāy* « les porteuses de tresses »), plus il perd de sa substance.

Si le charme de ce premier poème doit beaucoup à la mise en scène d'une idée — celle du voyage d'un moi dédoublé, l'un allant de l'avant et l'autre revenant inexorablement, par morceaux, vers son point de départ —, le terme des voyages rapportés dans les autres poèmes a tendance à se confondre, plus classiquement, avec le lieu de résidence de l'aimée, que cela soit affirmé clairement ou plutôt sous-entendu.

Dans le poème suivant (dont l'auteur est vraisemblablement le grand poète Mḡammād W. Aḡmād Yuṛa<sup>25</sup>), par exemple, on peut s'interroger sur l'existence de la bien-aimée. En effet, il n'est fait aucune allusion vraiment explicite à des sentiments d'amour d'une personne pour une autre, même si le premier vers semble faire allusion à un événement heureux du passé, donnant un désir extrême de revoir les lieux qui en furent le cadre (*ər-rāffä mən l-awṭān*) et si l'avant-dernier vers évoque les traces d'un campement qui paraissent associées à une maladie d'amour (*dār əmn ər-rāffä məsḡūmä*). Entre les deux, l'évocation des bergers fournit comme un relai (il s'agit également de *dār* « traces de campement ») en renforçant l'image d'une époque révolue mais heureuse (*ən-nāwbä dīk əl-maelūmä*). Le choix de tournures impersonnelles, sans sujet ou objet animé (les bergers ne sont que des tiers), fait que l'idée de désir (et même d'amour), présente dans *ər-rāffä*, n'est rattachée qu'indirectement à des humains par le truchement du campement (fut-il à l'état de traces) et de la maladie.

<sup>24</sup> D'après W. Mawlūd qui a recueilli ce poème (*Diwān*, s. d. : 56), les lieux cités dans la première partie sont situés dans la Tazyāzāt et ceux du dernier vers sont situés dans le Tārəd, près de Nouakchott. Remarquons les significations de *raḡbä* « cou » et *udāyy* « petit oued » (donc *raḡbət l-udāyy* « le cou du petit oued »).

<sup>25</sup> Ce poème ainsi que les trois suivants m'ont été transmis par Dustin Cowell en 1978. Cet universitaire, enseignant d'arabe, a fait plusieurs séjours en Mauritanie pour travailler à un recueil de poésie amoureuse en ḡassāniyya. À ma connaissance l'ouvrage en préparation n'a pas été publié.

1	<i>yāwgi</i>	<i>hādā</i>	<i>ši</i>	<i>mn</i>	<i>əlli</i>	<i>kān</i>	<b>a</b>
	« il est cher	ceci :	chose	de [ce]	qui	était	
	<i>izīd</i>	<i>ər-rāffä</i>	<i>mən</i>	<i>l-awtān</i>			<b>a</b>
	« il-augmente	le-désir	de	les-lieux-fréquentés			
2	<i>hādi</i>	<i>Yarḡāb</i>	<i>dār</i>		<i>əl-əzbān</i>		<b>a</b>
	« ceci [est]	Yarḡāb,	trace-de-campement [de]		les-bergers		
	<i>ən-nāwbä</i>	<i>dīk</i>	<i>əl-maelūmä</i>				<b>b</b>
	« l'époque	celle-là	la-bonne				
3	<i>wə-nḡal</i>	<i>lə-Gräyēa</i>	<i>ēād</i>		<i>ibān</i>		<b>a</b>
	« et palmiers [de]	l-Gräyēa*	est-devenu		il-apparaît		
	<i>w-ədʷ-Dyəbbāyā</i>	<i>w-ət-Täydūmä</i>					<b>b</b>
	« et d-Dyebbāyā		et t-Täydūmä*				
4	<i>hādi</i>	<i>Ṭambāṣ</i>	<i>u və</i>	<i>gvā-hä</i>			<b>c</b>
	« ceci [est]	Ṭambāṣ	et dans	dos-[de]-lui			
	<i>dār</i>	<i>əmn</i>	<i>ər-rāffä</i>	<i>mäsḡūmä</i>			<b>b</b>
	« trace-de-campement [est]	de	le-désir	malade			
5	<i>u lə-Ḥšūmä</i>	<i>lā</i>	<i>'ilāha</i>				<b>c</b>
	« et lə-Ḥšūmä* —	pas	divinité				
	<i>illa</i>	<i>llā</i>	<i>ällā</i>	<i>lə-Ḥšūmä</i>			<b>b</b>
	« sauf Dieu —	seulement	lə-Ḥšūmä*				

1. Ô qu'il m'est cher ce petit quelque chose du passé / il augmente mon attachement aux lieux fréquentés,
2. Ici est Yarḡāb où campaient les bergers / en ce temps-là si bénéfique,
3. Et maintenant apparaissent les palmiers de l-Gräyēa\*, / d-Dyebbāyā et t-Täydūmä\* ;
4. Ici est Ṭambāṣ et voici derrière lui / les traces gorgées de ma passion
5. Et lə-Ḥšūmä\* — il n'y a de dieu / que Dieu — ne sont que lə-Ḥšūmä\* ».

Pourtant il n'y a guère de doute que la bien-aimée est présente, au moins en imagination, dans cette extrémité du système dunaire du Trarza appelée lə-Ḥšūmä<sup>26</sup>. En effet l'expression apparemment tautologique (*lə-Ḥšūmä ällā lə-Ḥšūmä* « lə-Ḥšūmä ne sont que lə-Ḥšūmä »), loin d'être restrictive, indique en fait une plénitude. L'idée de perfection est d'ailleurs poussée à son comble par l'insertion, entre les deux lə-Ḥšūmä, de la profession de foi musulmane (*lā 'ilāha illa llā* « il n'y a de dieu que Dieu ») qui est autant une expression de soumission à Allāh qu'une expression d'étonnement devant la merveille du monde : le destin du monde entier est révélé à lui-même grâce à Dieu. La fin du poème, qui est aussi son point culminant, est l'aboutissement d'un voyage en accéléré qui se présente comme un travelling avant : *hādi Y. [...]* « voici Y. [...] », *wə nḡal lə-G. ēād ibān [...]* « et les palmiers de l-G... commencent à apparaître [...] », *hādi Ṭ. [...]* « voici Ṭ. [...] », *u və gvā-hä dār [...]* « et dans son dos / à son nord la trace [...] ». Les lieux surgissent les uns après les autres dans un raccourci mémoriel, reconstituant tout un itinéraire sentimental de Yarḡāb à lə-Ḥšūmä, en passant par l-Gräyēa, d-Dyəbbāyā, t-Täydūmä et Ṭambāṣ.

<sup>26</sup> Plusieurs toponymes ont un sens littéral (*l-gräyēa* « le petit teigneux », *t-täydūmä* « le baobab ») et notamment *lə-Ḥšūmä* « les museaux ».

Le poème qui suit présente un certain nombre de points communs avec le précédent, non pas tant par sa prosodie — somme toute, fort classique : une *ṭaləa* (*aa-ab-ab*) suivie d'un *gāv* (*cb-cb*) en mètre *lə-btäyt ət-tāmm* —, que par sa thématique. Pourtant les auteurs ne sont pas les mêmes (Cowell attribue celui-ci à Brāhīm w. Brāhīm<sup>27</sup>) et les toponymes renvoient clairement à des régions différentes : de la région dunaire du Trarza, on est transporté à la région montagneuse du Tagant occidental<sup>28</sup>. Ici les noms de lieux sont peu nombreux, mais chacun des vers de la *taləa* donne une description d'un piton et on a à nouveau un effet de travelling (dû en particulier aux déictiques et présentatifs *dāk-u* « le voilà là-bas » et *w-arəei dāk əl-...* « et voici [sous les yeux] ce ...-là ») qui rend chaque piton plus proche que celui qui le précède. Quant au *gāv*, il fonctionne comme une sorte d'arrêt sur image ayant pour sujet le piton du milieu, humanisé par sa tonsure.

1	<i>galb</i>	<i>Ağšäggäwgīt</i>	<i>əmhalli</i>	<b>a</b>
	« [le] piton [de]	<i>Ağšäggäwgīt</i> [est]	laissant	
	<i>vī-yä</i>	<i>ḥazm-u</i>	<i>kāməl</i>	<b>a</b>
	« en-moi	passion [de] lui	tout(e) intérieurement	
2	<i>wə-gläyb</i>	<i>Igātən</i>	<i>yağväl</i> <i>l-i</i> <sup>29</sup>	<b>a</b>
	« et petit-piton [d']	<i>Igātən</i> [qu'Il]	pardonne à-moi	
	<i>dāk-u</i>	<i>wə</i>	<i>bēid</i>	<b>b</b>
	« le-voilà et [il est]	loin	de copie	
3	<i>w-arəei</i>	<i>dāk</i>	<i>əl-galb</i>	<b>a</b>
	« et regarde	celui-là	le-piton qui [est]	
	<i>bäyn</i>	<i>əl-gəllābä</i>	<i>bū-vāšḥa</i>	<b>b</b>
	« entre les-pitons [il est]		à-la-tonsure	
4	<i>huwwä</i>	<i>səbbət</i>	<i>ḥazm-i</i>	<b>c</b>
	« lui [est]	cause [de]	passion-[de]-moi la-grande	
	[u] <i>ḥazm-i</i>		<i>mənn-u</i>	<b>b</b>
	« et passion-[de]-moi [à cause]	de-lui	<i>mā-vāt</i> <i>ərḥa</i>	s'est-relâchée
5	<i>tämmət</i>	<i>zəḥḥayrət</i>	<i>ḥazm</i>	<b>c</b>
	« a-continué	petite dune [de]	passion [de] la gazelle	
	<i>mən</i>	<i>šäwv-u</i>	<i>vī-yä</i>	<b>b</b>
	« de vue [de] lui	en-moi [est]	<i>mənvāšḥa</i>	se dénudant ».

1. Le piton d'Ağšäggäwgīt laisse / en mon for intérieur une passion pleine et entière
2. Et le petit piton d'Igātən, que Dieu me pardonne ! / le voilà et il est loin d'être une pauvre imitation,
3. Mais voici ce piton-là qui / au milieu des autres se distingue par sa tonsure.

<sup>27</sup> L'auteur serait donc l'un des nombreux fils de l'émir du Tagant, Bakkār W. Swäyd Aḥmād, qui s'est choisi ce nom très particulier — litt. « Brāhīm fils de Brāhīm » (mais de fait « Brāhīm fils de lui-même ») — en signe de révolte contre son père et pour signifier qu'il ne devait rien à sa généalogie et tout à lui-même. Si c'est bien lui l'auteur de ce poème, c'est un contemporain de W. Aḥmād Yuṛa, tous deux ayant vécu dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (même si le second est mort beaucoup plus tard, en 1927).

<sup>28</sup> Plus exactement à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Tidjikja, si l'on en croit la carte au 1/200000 où figurent les noms de Archegougui et Tigatene.

<sup>29</sup> *yağväl* *l-i* < *yağvār l-i*, par assimilation du *r* au *l* subséquent. Cf. aussi dans le vers 4 du poème suivant : *Muḥammäl* *l-Aemar* < *Muḥammād l-Aemar*.

4. C'est lui la cause de ma profonde nostalgie / et les tourments qu'il m'inflige ne se sont pas encore atténués,
5. Ma passion pour la gazelle est toujours une petite dune blanche / qui à sa simple vue me submerge à nouveau.

L'emploi réitéré de *galb* « sommet, piton » — repris seul ou suivi d'un nom de lieu, sous cette forme ou sous une forme dérivée (diminutive *gläyb* ou plurielle *gəllābä*) — est tout à la fois descriptif et évocateur. En effet, et bien que cela fasse partie de la polysémie régulière du nom, il est difficile de faire abstraction complètement du sens premier de *galb* « cœur » quand tout le poème concourt à l'identification d'un lieu et d'une personne aimée — celle-ci pouvant d'ailleurs être appelée, en poésie, *galb-i* « mon cœur » —. Ici, la bien-aimée n'est évoquée que tardivement, dans le dernier vers, par la métaphore consacrée de *ar-rīm* « la gazelle ». Un glissement s'opère presque subrepticement (mais c'est tout le thème du *gāv*) qui fait que sa passion, après avoir grandi en passant du piton d'Agšägäwgīt au piton *bū-vāšha* « à la tonsure », semble changer mystérieusement d'objet. En fait ce n'est pas que la passion du poète se détourne du piton au sommet dénudé pour se concentrer sur la bien-aimée, c'est que le dépôt sablonneux présent sur le sommet du piton (qui empêche toute végétation), est donnée comme la matérialisation extérieure — et la (res)source constante — des bouleversements internes (*zəḥḥayra* « la petite dune ») causés par la passion amoureuse pour la bien-aimée.

Le poème suivant comporte deux strophes bien distinctes avec, dans les quatre premiers vers (une *ṭalea* allongée *aa-ab-ab—ab*), la description d'un itinéraire avec toute une série de verbes à la 1<sup>ère</sup> personne et, dans les deux derniers (un *gāv* de rimes *cb-cb*), celle d'une scénette entre trois personnages autour d'un damier. Ce poème, noté à la fois par Cowell et Brāhīm W. Mawlūd (s. d. : 22)<sup>30</sup>, serait de Mḥammād W. Häddār (du groupe des Ḥrākāt, qui compte d'autres grands versificateurs, notamment son père Muḥammād W. Häddār). Mḥammād serait connu, selon W. Mawlūd, pour avoir courtoisé une certaine Mint Ḥammād — mère d'un garçon appelé š-Šayḥ W. Bābākkaṛ — qui était célèbre pour son habileté au *šrand*, le jeu de damier maure traditionnel<sup>31</sup>.

1	<i>nəḥtäyr</i>	<i>əl-läylä</i>	<i>mən</i>	<i>dä</i>	<i>əNdar[r]</i>	<b>a</b>
	« je-préfère	la-nuit	de	ce	Ndarṛ	
	<i>naṛkāb</i>	<i>vāwg</i>	<i>əzmäl</i>	<i>məḥaḍḍar</i>		<b>a</b>
	« je-monte	sur	chameau	prêt-au-voyage		
2	<i>[u] nəkrəd</i>	<i>wäḵḥət</i>		<i>hädä</i>	<i>lə-bḥar</i>	<b>a</b>
	« et je-suis [le]	laisse-de-basse-mer	[de]	ce	le-océan	

<sup>30</sup> Les deux versions diffèrent sur quelques points. J'ai choisi celle du *Diwān*, plus facile à comprendre. Voici les trois premiers hémistiches de la version de Cowell :

1	<i>nəḅgi naṛkāb mən</i>	<i>əand</i>	<i>əNdar[r]</i>	<b>a</b>	« je-veux je-monte de chez Ndarr
	<i>əz-zmäl l-i</i>	<i>rās-u</i>	<i>məḥaḍḍar</i>	<b>a</b>	« le-chameau à-moi tête-[de]-lui prêt-au-voyage
2	<i>nənguḥ wäḵḥət</i>	<i>hädä</i>	<i>lə-bḥar</i>	<b>a</b>	« je-suis [le] laisse-de-basse-mer [de] ce le-océan [...]

1. Je voudrais m'éloigner de Ndarr, / sur le dos d'un de mes chameaux rapides,  
2. Suivre le rivage de l'océan à marée basse, / [...]

De plus, au vers 5, *yətkälläm* est remplacé par *yəḥāsəm* « il se querelle ».

<sup>31</sup> Son nom évoque celui du jeu d'échecs (classique *štranž*) mais il a ses propres règles. Il « se joue à deux sur un damier compant quatre-vingt-un angles. En guise de pions, les joueurs ont, l'un quarante crottes de chameau et l'autre quarante bâtonnets [...] » (Mokhtar Ould Hamidoun 1952 : 67).

	<i>wə-nʃīb</i>	<i>l-ɛawn</i>	<i>u</i>	<i>l-iɛānā</i>	<b>b</b>	
	« et je-reçois	l'aide	et	l'assistance		
3	<i>wə-nʒi</i>	<i>mən ǧadd</i>	<i>əl-</i>	<i>Təneanbaɾ</i>	<b>a</b>	
	« et je-viens	le-lendemain	vers	Təneanbaɾ		
	<i>w-ənbärräk</i>	<i>ǧaɸ!</i>	<i>əl-vaɸṭānā</i>	<b>b</b>		
	« et je-fais-baraker	avant	les-observateurs			
4	<i>ɛand ähəl</i>	<i>Muḥamməl—l-Aɛmaɾ</i>		<b>a</b>		
	« chez ceux [de]	Muḥamməd l-Aɛmaɾ				
	<i>[u] yəɸlǧ</i>	<i>säwlān</i>	<i>u</i>	<i>säwlānā</i>	<b>b</b>	
	« et il-existe	question (M)	et	question (F)		
5	<i>[u] yuɛayyaɸ</i>	<i>lə</i>	<i>š-Šäyḥ</i>	<i>uɾa</i>	<i>dāk</i>	<b>c</b>
	« et il-est-appelé	à	š-Šäyḥ	après	cela	
	<i>u</i>	<i>yətkälläm</i>	<i>huwwä</i>	<i>w-</i>	<i>aǧlā-nä</i>	<b>b</b>
	« et	il-parle	lui	et	la-plus-chère-[de]-nous	
6	<i>[u] tənḥaɸṭ</i>	<i>əʃɾand</i>	<i>u</i>	<i>yəɸlǧ</i>	<i>hāk</i>	<b>c</b>
	« et est-dessiné	(jeu de) damier	et	il-existe	comme-ça	
	<i>ləɛb</i>	<i>əʃɾand</i>	<i>u</i>	<i>nudāǧ[a]</i>	<i>ānā</i>	<b>b</b>
	« jeu [de]	damier	et	je-suis-victime-de-tricherie	moi	

1. J'aimerais cette nuit m'éloigner de Ndaɾɾ / sur le dos d'un chameau rapide,
2. Suivre le rivage de l'océan à marée basse, / avec l'aide de Dieu,
3. Arriver le lendemain à Təneanbaɾ / et faire baraquier ma monture à l'insu des observateurs,
4. Chez les Muḥamməd l-Aɛmaɾ : / il y a alors question et questionne.
5. Après cela on appelle š-Šäyḥ, / il parle avec notre bien-aimée,
6. Sur un damier tracé dans le sable se joue une partie et moi je suis perdant.

Comme le poème précédent, celui-ci ne comporte que deux toponymes mais la référence à la côte maritime, permet de reconstituer avec quelque précision le chemin choisi pour aller de Ndaɾɾ, c'est-à-dire St-Louis du Sénégal, à Təneanbaɾ. Le poète donne également une petite idée de la longueur du trajet (départ dans la nuit, à l'heure de la marée basse, et arrivée le lendemain), mais il insiste surtout sur les conditions de son arrivée au campement : la discrétion à laquelle il aspire (d'où son arrêt *ǧaɸ! əl-vaɸṭānā* « avant les observateurs » et auprès des Muḥamməd l-Aɛmaɾ — vraisemblablement des dépendants) mais qui a peu de chance d'être au rendez-vous (cf. la répétition de *säwlān* « question », à la fois emphatisante et poétique car elle recourt au néologisme *säwlānā*, créant une sorte de couple personnalisé « Mr Question » et « Mme Questionne »).

Puis le poète évoque une partie de damier à l'issue relativement mystérieuse (a-t-il été simple perdant ? victime d'une tricherie ?), comme est peu explicite le rôle du dénommé š-Šäyḥ (mérite-t-il particulièrement bien son prénom qui signifie littéralement soit « chef, guide spirituel » soit « intermédiaire » ?). Sans doute ne faut-il pas trop s'étonner de ces incertitudes de sens car, outre le fait que l'expression poétique maure est généralement elliptique, il ne faut pas perdre de vue le fait que le voyage et la partie de damier sont tous deux sortis de l'imagination du poète. L'ensemble paraît très factuel mais il s'agit d'un

rêve éveillé (cf. le verbe initial *nəḥtäyr* « je préfère ») et les verbes à l'inaccompli ont une valeur de non réalisé ... sauf que le *nudāga* final signifie qu'il est tombé, à coup sûr, dans les rêts de la bien-aimée.

Avec le cinquième et dernier poème amoureux, composé d'une *ṭaləa* et d'un *gāv* allongés (*aa-ab-ab—ab-ab + cb-cb—cb*), seule la strophe la plus courte concerne notre thème de recherche et évoque un itinéraire, quoique de manière presque limite. Dans la *ṭaləa*, en effet, le poète ne fait qu'exprimer son immense tristesse, se plaindre du manque de nouvelles de l'aimée (*ər-rīm*) — source de cruelles souffrances —, et décider de s'en remettre à Dieu, sans l'aide de qui nul ne peut trouver son salut. La strophe se clôt cependant sur une expression (*u kā l-ḥamd* « et comme la louange ») qui, avec ce qui suit, prend le sens d'un remerciement à Dieu pour ce qui va advenir : partir vers les lieux fréquentés par la bien-aimée pour avoir de ses nouvelles.

1	<i>hādä lli</i>	<i>žābər mən</i>	<i>lə-ḥzīm</i>		<b>a</b>
	« ce que [je suis]	trouvant de	la-tristesse		
	<i>hādä d-dahr u</i>	<i>mətn ətdäwmīm</i>			<b>a</b>
	« [à] cette l'époque	et [la] solidité [des]	caillots [de]		
2	<i>əl-kəbd u ḡabb</i>	<i>aḥbār ər-rīm</i>			<b>a</b>
	« le-foie et [la]	soif-intense [de les]	nouvelles [de]	la-gazelle	
	<i>mā ḡaṭṭ əḥləg və</i>	<i>d-dahr əl-ḥadd</i>			<b>b</b>
	« n'a jamais existé	dans l'époque	pour	quelqu'un ;	
3	<i>[u] ḥāməd lə</i>	<i>l-əazīz əl-əqīm</i>			<b>a</b>
	« et [je suis] louant	(pour) le-Puissant	le-Très-grand		
	<i>hādä l-ak mən</i>	<i>dä ḡāε äšädd</i>			<b>b</b>
	« ceci pour-toi	de [= que] ce [est]	certainement	plus intense	
4	<i>mā ḥāləg ikūn</i>	<i>ət-täslīm</i>			<b>a</b>
	« n'[est] pas existant	sauf	la-soumission		
	<i>l əl-əqīm ətläyt u</i>	<i>kä l-ḥamd</i>			<b>b</b>
	« pour le-Très-grand	tu-es)resté et	comme	la-louange	
5	<i>əlli baəd əzmäl</i>	<i>əməəl ḥāk</i>			<b>c</b>
	« que certes	[un] chameau	faisant	comme-ça	
	<i>əṣ-ṣubḥ əlī-h</i>	<i>əmnādəm šädd</i>			<b>b</b>
	« le-demain-matin	sur-lui	quelqu'un	il-a-mis-la-selle	
6	<i>[u] dāl əlī-h əlä</i>	<i>wəžh-u dāk</i>			<b>c</b>
	« et il-est-resté	sur-lui sur	direction-[de]-lui	celle-là	
	<i>mən ḡadd u wāsā-hä</i>	<i>mən ḡadd</i>			<b>b</b>
	« de lendemain et	il-a-fait-la	de lendemain		
7	<i>əmmälli maṛwaḥ</i>	<i>lə-Ndäwyāk</i>			<b>c</b>
	« encore ;	[l']arrivée-au-soir [de]	le-Ndäwyāk [est]		
	<i>dāmən waḷla maṛwaḥ</i>	<i>Bägand</i>			<b>b</b>
	« garantie ou	[l']arrivée-au-soir	[de] Bgand	».	

1. Ce que tu ressens de tristesse / présentement, les grandes douleurs
2. De l'âme et la soif intense de nouvelles concernant la gazelle / tout cela n'a jamais été éprouvé par personne à ce jour

3. Tu remercies Dieu Tout-puissant le Très-grand / de t'avoir réservé ce qui est le plus intense
4. Il n'y a rien d'autre que la soumission / à Dieu le Très-grand, aussi reste-lui soumis mais, Dieu merci !
5. Sur un beau chameau / demain matin quelqu'un posera une selle,
6. Allant droit devant lui, il passera sur son dos / toute la journée du lendemain, puis continuera le surlendemain
7. Encore ; il arrivera en soirée à Ndäwyāk, / pour sûr, ou bien il fera étape de nuit à Bgand.

Dans tout le poème on ne trouve que deux toponymes, concentrés dans le dernier vers. Loin d'indiquer deux étapes différentes, Ndäwyāk et Bgand (situés sur la rive nord du fleuve Sénégal, en face de St-Louis) correspondent au but du voyage, posant simplement les termes d'une alternative. Il manque, pour constituer un véritable itinéraire, non seulement les lieux de passage, mais surtout le point de départ. Cependant, comme on connaît à la fois le moyen de locomotion (un beau chameau de selle) et la durée du voyage (trois jours complets, le départ étant fixé le premier jour au matin et l'arrivée, le surlendemain au soir), on peut estimer la distance parcourue à quelques cent vingt kilomètres au minimum et on peut même supposer, compte tenu des voies de passage traditionnelles, que le voyageur vient sans doute de l'est ou du nord-est. Quoiqu'il en soit, on pourra noter que, en l'absence d'indications spatiales fournies, l'emploi d'indications temporelles (telles que *əṣ-ṣubḥ* « demain matin » et *mən ġadd* « lendemain ») ou spatio-temporelles (telle que *maṛwaḥ* « arrivée au soir ») suffit presque à donner un « effet itinéraire » comparable à celui trouvé dans les autres poèmes amoureux.

#### POUR CONCLURE

Les sociétés attachent toutes une importance certaine aux noms des lieux dans lesquels elles vivent, mais il semble que les sociétés prémodernes ont un lien particulier avec leur territoire : « [...] qu'elles fussent nomades ou sédentaires, celles-ci se sont toujours identifiées à leurs lieux dans une consubstantialité de l'ordre social à l'ordre spatial de leur milieu de vie » (Augustin Berque, *Préface* à Radkowski 2002 : 11).

La présence des toponymes dans la poésie maure — et même leur abondance — n'est donc pas étonnante en soi. Par contre, leur organisation autour d'un principe de continuité semble donner naissance à des logiques spatiales qu'on ne retrouve pas partout. Particulières sans doute à certains modes de vie, elles paraissent plus fréquentes dans les sociétés de nomades que dans les sociétés de sédentaires, encore que, dans ces dernières, il ait pu y avoir par le passé des chanteurs professionnels dont la poésie exprimait leurs sentiments de bardes itinérants (cf. Paulette Galand-Pernet 1998 : 101-2, 126 et 248, note 63). En tout cas, dans la poésie maure, on a plus affaire à une

thématique de l'itinéraire qu'à de véritables thématiques du voyage ou de l'errance, si souvent traitées, à certaines époques, dans d'autres cultures.

L'itinéraire peut prendre la forme d'un balisage territorial, soit pour regretter un éloignement douloureux des paysages aimés, soit pour se réjouir de l'étendue des contrées soumises. Il peut être plus simplement le reflet d'une expérience individuelle — un vécu personnel propre au poète dans des lieux particuliers —, même si elle concerne souvent d'autres personnes, à commencer par la femme aimée. L'itinéraire mêle en général le vécu et le rêvé, comme il unit indéfectiblement le passé et le présent-futur. Il joue à les confondre en passant de l'un à l'autre, en faisant de l'expérience spatiale une négation du temps. Le poète qui repasse indéfiniment dans les mêmes lieux, par la voie de l'imagination, renouvelle le sens des toponymes en les recouvrant de toute une charge affective mais, du même coup, il entre dans une vision cyclique du temps.

Comme répéter des noms et des structures est déjà, en soi, une façon de tuer le temps (ce à quoi travaille, de manière générale, la tradition), on ne s'étonnera pas que, dans cette entreprise de lutte contre le temps, si peu de place soit laissé, dans la poésie, aux références proprement temporelles — à la différence des références spatiales, si pléthoriques. Occupés à maîtriser l'espace qu'ils sont obligés de parcourir sans fin, les nomades confient à leur poésie leur nostalgie — qui est une annulation de l'histoire — et font de leurs vers, non pas du « temps cristallisé » (cf. Depaule, ici-même), mais du « sociétal cristallisé », une forme imaginaire offrant une symbiose entre l'individuel et le collectif, avec l'espace comme palimpseste.<sup>32</sup>

---

<sup>32</sup> Je remercie Abdel Wedoud Ould Cheikh sans qui l'étude de la société et de la culture maures ne serait pas ce qu'elle est.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AHMEDOU BAMBA, M. (OULD), s. d., M'hammed Ould Ahmed Youra poète amoureux, mémoire de fin d'études sous la direction d'Y. Guider, E.N.S. de Nouakchott.
- BERQUE, A., 2002, "Préface" à G.-H. de Radkowski, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, P.U.F.
- BROSSET, D. (Lt), 1928, « La rose des vents chez les nomades sahariens », *Bull. Com. Et. Hist. Scient. AOF* XI/4, p. 666-683.
- COHEN, D., 1963, *Le dialecte arabe Ḥassānīya de Mauritanie*, Paris, Klincksieck.
- GALAND-PERNET, P., 1998, *Littératures berbères. Des voix, des lettres*, Paris, PUF.
- GUIGNARD, M., 1975, *Musique, honneur et plaisir au Sahara*, Paris, Geuthner.
- HAMIDOUN, M. (OULD), 1952, *Précis sur la Mauritanie*, St-Louis, IFAN-Mauritanie.
- KLEIN, E., 2003, *Les tactiques de Chronos*, Paris, Flammarion.
- LEROI-GOURHAN, A., 1965, *Le geste et la parole. II La parole et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
- MAWLŪD W. DĀDDĀH, B. (W.), 1991 / s. d., *Diwān* (en arabe), tapuscrit.
- MOHAMED BABA, E. (OULD), 2004, L'histoire du Sud-Ouest saharien à travers l'étude onomastique : du Ṣaḥrā' Ṣanhāġa au Trāb al-Bizān, thèse de doctorat d'histoire sous la direction du Pr. J.-L. Triaud, Aix-en-Provence, Université Aix-Marseille I.
- NORRIS, H.T., 1968, *Shinqīṭī Folk Literature and Song*, Oxford, Oxford University Press.
- , 1972, *Saharan Myth and Saga*, Oxford, Clarendon Press.
- TAINE-CHEIKH, C., 1985, « Le pilier et la corde : recherches sur la poésie maure », *Bull. of S.O.A.S.* XLVIII/3, p. 516-35.
- , 1988, « Les diminutifs dans le dialecte arabe de Mauritanie », *Al Wasīt (Bull. de l'I.M.R.S.)* 2, p. 89-118.
- , 1991, « Le vent et le devant - De l'orientation chez les Maures », *Journal asiatique* CCLXXIX/1-2, p. 93-126.
- , 1994, « Pouvoir de la poésie et poésie du pouvoir - le cas de la société maure », *Matériaux arabes et sudarabiques (G.E.L.L.A.S.)* 6 (nouvelle série), p. 281-310.